

barbets. Un chien rempli d'esprit et de cœur ; un vrai chien de Paris.

Je ne me propose pas de donner ici sa biographie, quoiqu'il fût aussi digne de cet honneur qu'une foule de grands personnages dont M. Michaud s'est fait le fossoyeur dans son grand dictionnaire. Je ne veux que raconter quelques traits de lui, qui me paraissent devoir intéresser les lecteurs. Ils exciteront leur surprise, peut-être même leur incrédulité ; mais j'en garantis la vérité dans les moindres détails.

C'était vers le printemps de la restauration. M. Nicard demeurait rue de Richelieu, en face celle de Ménars. Il était venu à Paris réclamer un modeste emploi qu'il devait à la munificence impériale, et qu'une rancune du gouvernement légitime lui avait fait perdre, bien injustement, je vous jure. Ma position me faisant espérer de pouvoir lui être utile, ce qui arriva en effet, j'allai le voir assez souvent. Ce fut ainsi que je fis la connaissance de Cric. Je gagnai bientôt son affection, non pas à cause des gâteaux que je lui apportais, mais en retour de l'attachement que je témoignais à son maître ; car Cric faisait peu d'amis, et cependant les gâteaux ne lui manquaient pas. Il venait me visiter plusieurs fois la semaine, rue Feydeau, tantôt comme ami, tantôt comme porteur d'un billet de son maître. Dans ce dernier cas, il se mettait en route, le billet dans la gueule, marchant vivement, sans prendre garde aux passans qui auraient pu lui enlever son message, ni aux mille sujets de distraction qui s'offraient à lui. Arrivé sous ma porte cochère, il s'arrêtait un moment devant la loge du portier pour demander si j'étais chez moi ; il montait ensuite mes quatre étages, posait son billet à terre, et aboyait jusqu'au moment où on venait lui ouvrir. Il aurait très certainement tiré la sonnette, s'il avait été de taille à cela.

Qu'on ne pense pas que Cric avait été dressé à ce manège. M. Nicard, qui l'avait recueilli par humanité, ne fit jamais rien pour l'instruire. Le hasard lui révéla l'intelligence extraordinaire de ce chien, et depuis ce moment il le livra toujours à lui-même. Voici comment cela se passa ; je le tiens des auteurs mêmes de cette scène que je vous raconterai avec toute la simplicité d'un historien moyen âge.

Pendant un des jours les plus chauds de l'été, à l'heure de la sieste, M. Nicard était étendu mollement sur un canapé, un roman à la main, sommeillant à demi. Mme Nicard, petite femme rondelette, aux manières vives et décidées, achevait de poser des fleurs sur un chapeau à demi-fané qu'elle espérait rajeunir ainsi. A cette époque on mettait les fleurs sur les chapeaux, maintenant on les place en dessous, et c'est fort bien fait, lorsque la figure qu'elles encadrent est fraîche et gracieuse. Ce sont alors autant de

corbeilles de fleurs. Mme Nicard était assise devant la fenêtre, tout entière à l'arrangement de ces fleurs dont elle paraissait peu satisfaite. En ce moment son maître lui dit, en lui montrant du doigt un mouchoir de poche posé sur une chaise à côté d'elle :

— Ninette, fais-moi le plaisir de me jeter mon mouchoir.

Mme Nicard n'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre. M. Nicard répéta sa demande dans les mêmes termes, de la voix la plus douce qu'il put trouver.

Même silence.

M. Nicard ouvrait la bouche pour la troisième fois et allait répéter, avec un peu d'impatience, sa phrase — Ninette fais-moi le plaisir... lorsque Ninette se tournant vers lui répondit, en tenant à deux mains son chapeau qu'elle balançait devant elle comme pour essayer s'il avait bonne grâce :

— J'entends fort bien, M. Nicard, vous demandez votre mouchoir.

— La chaleur et ce roman me font suer à grosses gouttes.

— C'est juste : il ne faudrait pour cela que me lever ; mais je suis si bien, et il t'en coûterait si peu ! tu n'as qu'à tendre la main.

— Et vous qu'à faire deux pas.

— Sais-tu bien, Mme Nicard, que si je te connaissais moins, je prendrais cela pour de la contrariété ?

— Vraiment ? répondit Mme Nicard en examinant toujours son chapeau qui, cette fois, paraissait la satisfaire ; mais par bonheur vous me connaissez.

Et elle chanta à demi-voix le refrain de la romance d'*Adolphe et Clara*, alors fort à la mode :

Ordonnez donc, et dans l'instant...

Je fais, monsieur, tout le contraire.

M. Nicard, un peu piqué, se leva sur son séant, et essayant son front sans mouchoir :

— Voilà, Mme Nicard, une chanson qui va fort bien à votre voix, à votre humeur, surtout. Il suffit que je dise *oui* pour que vous répondiez *non*.

— Pas toujours.

— Toujours.

— J'ai pourtant dit *oui* une fois dans ma vie.

— Que trop !

— Comment ! que trop ! Savez-vous bien que vous me dites là une impertinence ?

— Croyez-vous être plus aimable pour moi ? Lorsque je vous prie de me donner mon mouchoir.....

— Lorsque vous voyez que je suis occupé....

— Vous n'avez aucune complaisance.

— Vous êtes d'une exigence insupportable.

La querelle s'échauffait de plus en plus. M. Nicard criait, gesticulait avec force, sans bouger